

LES BÉATITUDES : HEUREUX LES PAUVRES EN ESPRIT

Voyant les multitudes, Jésus gravit la montagne et y fit sa demeure. Ses disciples se groupèrent autour de lui. Alors, levant les yeux sur eux, il les enseigna, disant :

« Heureux les pauvres en esprit, car le Royaume des Cieux est à eux !
« Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !
« Heureux les débonnaires, car ils posséderont la terre !
« Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés !
« Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde !
« Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu !
« Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu !
« Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le Royaume des Cieux est à eux.

« Heureux serez-vous quand on vous outragera et vous persécutera et qu'on dira faussement toute espèce de mal de vous à cause de moi. Réjouissez-vous, soyez transportés de joie, votre récompense sera grande dans les cieux, car c'est ainsi qu'on a persécuté les prophètes qui vous ont précédés. »

(MATTHIEU, ch. V, v. 1 à 12 ; LUC, ch. VI, v. 20 à 23.)

COMMENTAIRES

Pourquoi le premier discours public du Sauveur est-il celui justement des Béatitudes ? Pourquoi le Ciel est-il d'abord montré, pourquoi la première parole est-elle d'espérance, pourquoi la première promesse est-elle de bonheur ? C'est parce que Dieu est bon. Vous le savez, de reste ? Non, vous croyez le savoir ; vous ne le savez pas ; personne ne le sait, personne n'a sondé la hauteur, la largeur, la profondeur de l'Amour dont Il nous comble ; personne n'en dénombre les ruses adorables ; personne n'en discerne la présence. Le Père ne nous envoie pas de temps en temps des ondes d'affection ; c'est nous qui aimons avec cette intermittence ; en réalité, nous n'aimons pas ; mais le Père, Lui, Il aime, Il nous baigne dans Son Amour. Il nous en sature ; et, si l'on veut comprendre quelque chose à la conduite qu'Il tient envers nous, c'est de Son Amour inépuisable qu'il faut se souvenir d'abord.

Dans les domaines logiques de la connaissance, l'exploration est compliquée ; mais tout devient simple dans le domaine mystique. Oubliez les grandes théories savantes ; laissez-vous convaincre par le bon sens que Dieu n'a pas construit l'univers par nécessité, qu'Il aurait très bien pu ne pas le créer, et qu'enfin, s'Il nous a donné l'existence, ce n'est pas pour Son bénéfice, mais pour le nôtre. Derrière les panthéismes, les naturalismes, les agnosticismes, il y a cette naïve conviction que nous, avec toute la machine du monde, sommes indispensables. Non, Dieu est libre ; Il n'est pas attaché à la création ; Il n'a pas besoin de nous. Mais Il nous aime d'un amour fort et Il a bâti les mondes pour nous y mettre à l'école.

Le traitement est énergique, sans doute ; toutefois, dans le détail, la tendresse du Fils, la pitié de la Vierge adoucissent la règle et nous épargnent bien des « retenues », qu'en justice nous aurions méritées. Et puis, nos douleurs s'exaspèrent parce que nous ne les acceptons pas. La descente de l'âme dans la matière est une loi inévitable ; personne ne peut en obtenir dispense. Mais que de secours le Maître nous prodigue ! Il nous accompagne tout le long de la descente et tout le long de la montée ; Il poste des guides de distance en distance ; Il attache des anges à notre service personnel ; Il nous donne l'espérance ; Il nous parle sans cesse de paix, de lumière, de bonheur.

Certains chercheurs, n'apercevant pas l'originalité singulière de l'Évangile, collectionnent les ressemblances externes qu'il offre avec les autres livres religieux. Je crois avoir souligné précédemment ce

contre-sens idéologique, à propos de la vie du Christ et de Ses maximes morales. En voici encore un assez répandu chez les spiritualistes libres : on a voulu identifier les huit béatitudes aux huit sentiers du Bouddhisme. Une telle exégèse est superficielle ; Gautama, en effet, enseigne que l'homme ne peut compter que sur lui seul pour se sauver ; le Christ dit le contraire : l'homme doit bien mettre en œuvre toutes ses énergies pour se rendre apte au salut, mais, pour l'obtenir, l'aide expresse du Ciel lui est indispensable. De plus, le salut bouddhique consiste à éviter la roue formidable des renaissances ; la compassion n'est pour le bhikshu que le meilleur moyen de s'en garantir. Pour le chrétien, le salut, c'est de rompre les chaînes du péché, non pas pour le repos d'une quiétude sempiternelle, mais au contraire pour cette activité suprême qui est la libre collaboration à l'établissement du règne de Dieu. Deux théories qui partent de deux points de vue aussi opposés ne peuvent pas avoir de conséquences coïncidentes ; le Nirvâna est un lieu ; le royaume du Ciel est un autre lieu, aux antipodes ; leurs routes ne sont pas les mêmes ; mais, comme on peut aller à l'un ou à l'autre de tous les points de l'univers, il y a des croisements ; les exégètes y voient des identités ; ils prennent la lettre pour l'esprit et l'accident local pour la loi générale.

Au lieu de spéculer sur des faits spirituels, ne serait-il pas plus raisonnable d'en faire l'expérience, tout au moins pour les parties de ces faits qui nous sont accessibles ? Si j'énonce que les huit perfections béatifiantes indiquent, par exemple, huit formes d'équilibre dans l'état social, huit méthodes pour conduire la matière à une immutabilité, huit modes biologiques possibles sur une terre paradisiaque, cela ne vous apprendra rien ; et rien ne vous oblige à me croire.

Nous contemplerons donc seulement ces béatitudes sous l'angle où tout le monde peut y avoir accès : ce qu'elles sont en elles-mêmes, en nous-mêmes et comment y parvenir.

Tout le monde sait ce que c'est que la pauvreté ; quant à l'esprit, la notion est plus confuse. Essayons de nous y reconnaître.

Dans les versions françaises du Nouveau Testament, le mot *Psyché* se traduit généralement par âme, et le mot *Pneuma* par esprit. Le premier désigne, dans la plupart des passages, soit le souffle vital ou corps fluide, soit le caractère, le centre émotif ou affectif, quelquefois le mental, l'intelligence, la pensée. Par contre, le *Pneuma* semble plutôt dire la personnalité, la conscience, rarement le double. Dans la littérature grecque, le sens de ces deux mots varie avec les époques ; l'un et l'autre désignent tour à tour le souffle de vie, le double, le centre passionnel ; *Psyché* indique quelquefois le fantôme ; *Pneuma* s'applique quelquefois à l'enthousiasme, à la force animique ; il est aussi le nom de l'Esprit Saint. Les mêmes flottements existent sur le sens des mots latins *Anima* et *Spiritus*. De nos jours, on a écrit de gros volumes pour fixer ces traductions, sans d'ailleurs rien établir de précis. Voici comment je propose d'éclaircir ce vague.

L'être humain, étant le résumé de l'univers, doit contenir des représentations de toutes les parties de cet univers et une délégation des puissances divines ; donc une partie éternelle et une partie temporelle. La première, c'est l'étincelle divine, le germe de la régénération mystique, le point de tangence avec l'Absolu ; elle grandit par les aliments que lui apportent les travaux et les fatigues de la partie temporelle, qui lui servent aussi à construire lentement le corps de gloire.

L'homme temporel est double : le conscient et l'inconscient. Dans le premier, dont le centre est le Moi, siège de la volonté, germe du libre arbitre, entité responsable, se trouvent le corps physique, puis le centre affectif, siège des sentiments, et le centre intellectuel où travaille la raison, où s'élabore la pensée. L'homme inconscient, c'est tout cet immense organisme qui fonctionne depuis la vie végétative jusqu'aux merveilleuses facultés inconnues par lesquelles nous sont transmises les nouvelles des mondes lointains, les intuitions, les enthousiasmes vers l'idéal ; par lesquelles arrivent les découvertes à l'inventeur, les trouvailles au génie, les inspirations de tout ordre dans les circonstances désespérées.

Or il est bien évident que Jésus n'adresse Ses exhortations qu'à notre conscience ; Il agit sur l'être inconscient, sur l'étincelle divine même ; mais Il ne parle qu'au Moi. La plupart des psychologues

s'accordent à dire que le moteur de la volonté, c'est le sentiment ; c'est bien ce que Jésus montre quand Il S'adresse à notre cœur. Ce qu'Il appelle notre âme ou notre esprit, c'est tout ce qui n'est pas le corps, ni la volonté, ni l'intelligence ; c'est tout l'homme secret, tout l'homme ignoré. Des précisions plus analytiques sont superflues ; car l'Évangile est un manuel de praticiens et non un traité pour les théoriciens.

Permettez-moi d'ajouter encore ceci pour en finir avec la mise au point nécessaire à une étude judicieuse et saine. Dieu n'est pas un tyran. Encore que notre inintelligence actuelle résulte de nos désobéissances antérieures, Sa bonté nous accepte chaque jour tels que nous sommes ce matin-là ; Il ne nous demande la réalisation de Sa Loi que dans la mesure où nous l'avons comprise. Si le mot *esprit* représente pour moi la sphère intellectuelle, m'appliquant à me détacher des résultats de mon labeur cérébral, je satisferai entièrement au précepte. Si le mot *esprit* me représente quelque faculté plus profonde, c'est de la conviction que cette faculté m'appartient en propre qu'il faudra me défaire. Et ainsi de suite.

Certes je respecte et j'admire les austères efforts des grands philosophes ; même si elles s'égarent, leurs enquêtes et leurs méditations nous élèvent. J'admire encore l'énergie des grands réalisateurs ; même s'ils se trompent, ils sèment le mouvement, ils fomentent la vie, ils déclenchent des réactions vers le mieux. Mais tout cela, tous les modes d'exister découlent de la même source : le Moi, pivot de la conscience, source des antipathies et des sympathies, opérateur secret du mal et du bien, dépositaire du démerite et du mérite, foyer où se concentrent pour descendre les forces et les splendeurs provenant de mon être immortel et de mon être éternel, athanor enfin où se subliment vers la gloire tous les pauvres labeurs de mon être mortel. C'est le Moi qui s'éclaire ou qui s'obscurcit, qui se diminue ou se développe par-delà les horizons temporels où il fait travailler ses organes.

Le pauvre d'esprit, le pauvre en esprit peuvent donc être des riches qui ne tiennent pas à leur or, des inventeurs qui donnent leurs découvertes, des triomphateurs insoucieux de la gloire, des savants persuadés de leur ignorance essentielle. Ne concluez pas de ceci que les uns ou les autres de ces hommes suivent une voie mauvaise ; comme nous tous, hélas ! ils ont choisi le chemin où ils se sentaient capables de marcher ; ils font bien de jeter toutes leurs forces à la conquête des illusions, puisque c'est le meilleur moyen qu'ils aient pour s'apercevoir que ce sont des illusions ; puisque ce sera cette même ardente énergie qu'ils retrouveront au seuil de l'Éternité, tandis que les résultats de leur effort auront été répandus sur toutes les créatures.

L'expérience est indispensable pour juger des choses justement. C'est pourquoi la vie nous est donnée ; c'est pourquoi nous rendons d'abord à la vie un culte idolâtrique ; ensuite nous la méprisons ; enfin, nous l'aimons avec sagesse comme le plus précieux des divins présents, lorsque nous découvrons comment il faut la vivre pour la dépasser, pour la surpasser ; nous arrivons alors à nous mouvoir en elle sans qu'elle nous captive. Et c'est là une plus profonde pauvreté d'esprit.

Davantage en effet que la richesse, que la célébrité, le pouvoir ou le savoir, l'égoïsme est notre faux trésor précieux. Le Christ ne S'adresse pas tant à l'élite qu'à la foule, à l'immense foule médiocre, à nous tous qui ne possédons qu'un peu d'argent, une petite fonction, un petit bagage d'idées ; mais nous sommes tous riches d'une grande surestime de nous-mêmes, d'un grand sentiment de notre importance et de notre valeur. C'est pourquoi nous sommes grincheux, aigris, malheureux ; c'est pourquoi nous sommes en enfer, un petit enfer bien prosaïque, mais un enfer tout de même. La vraie pauvreté spirituelle, voyons-la donc plutôt dans l'appauvrissement du Moi que dans le détachement des énergies du Moi.

Luttons contre nos goûts, contre la tyrannie de notre caractère, contre la bile et l'atrabile de notre humeur ; assouplissons-nous ; nous arriverons ainsi plus vite à ne plus tenir à notre fortune ou à nos places. Le Christ nous donne toujours le procédé le plus rapide, le plus sûr et le plus effectif ; ce que j'ai mis une demi-heure à vous dire, avec des circonlocutions et des détours, Il vous le dit en quatre mots : Bienheureux les pauvres d'esprit. Et ces quatre mots contiennent tout.

Il existe des mondes où la souffrance et la joie dépassent notre capacité actuelle de jouir ou de

souffrir autant que telles étoiles dépassent notre planète. Nous sommes perfectibles dans la même proportion. Avant d'entrer dans la Paix éternelle, nous passerons par des purgatoires et des paradis où notre pouvoir de souffrir et notre pouvoir d'aimer prendront des agrandissements immenses, des approfondissements terribles, des exaltations vertigineuses. L'Amour nous envahira peu à peu ; peu à peu nos douleurs, quoique devenant plus fortes, perdront leur importance ; peu à peu le souci de servir le Ciel nous dominera.

Telle est la véritable pauvreté d'esprit, cet état inexplicable où le disciple souffre en souriant, sans cesser de baigner dans la joie, comme s'il était lui-même une chair insensible livrée à des bourreaux aveugles. Le temps et l'espace finissent toujours par réduire en poussière les splendeurs créées, quelque sublimes qu'elles soient. Seuls les trésors de l'Absolu sont impassibles. Inutile de chercher à les atteindre directement au moyen de nos puissances humaines ; nous ne capterions jamais que quelques images vagabondes du Vrai, du Beau et du Bien surnaturels. Mais, travaillant à nos divers devoirs temporels par ces facultés temporelles, travaillons en nous, à notre devoir éternel, au moyen de la force éternelle de notre Âme : l'Amour.

Ne haïssons pas notre corps, ne méprisons pas notre intelligence, ne dédaignons pas le petit pouvoir qui nous a été offert de sentir ou de répandre la Beauté. « Le corps, époux impur de l'âme », a dit un lyrique. Oui, le corps a besoin de l'âme ; mais je ne sais pas si l'âme n'a pas encore plus besoin du corps. Et, à comparer les soupirs des contemplatifs vers une vie tout immatérielle aux plaintes ardentes des âmes qui, dans l'Au-Delà, se pressent vers les portes de la terre pour – avec enfin quelle joie ! – y recevoir un corps, l'on comprend combien cette pauvre existence d'aujourd'hui est précieuse et de quels avenir resplendissants elle est le germe obscur et le gage certain.

SÉDIR, *Le Sermon sur la Montagne*, 1927.

La vie cachée dans les paroles de Jésus s'adresse au petit nombre d'hommes qu'Il appelle. Ceux-là veulent réellement se charger de leur croix chaque jour et Le suivre. – L'or, la gloire, les séductions matérielles sont pour eux des mots sans signification. Vous êtes de ceux-là, mes amis, ou au moins vous êtes sur le chemin qui conduit vers ces êtres-là.

Ouvrons donc notre guide. Essayons de comprendre ce qu'Il nous révélera sur la Pauvreté et ses applications immédiates à notre vie. Son essence, ce qu'elle est en elle-même, le centre de cette créature qu'on appelle la Pauvreté, nous resteront fermés, certes, mais quelques irradiations d'elle arriveront jusqu'à nos demeures secrètes.

Nous trouvons d'abord deux déclarations importantes : « Nul ne peut servir Dieu et Mammon » et « Heureux les Pauvres en Esprit car ils verront Dieu ».

Tout ici-bas dépend d'un principe. L'or n'est pas seulement le support matériel que nous voyons, il est analogiquement le sang de la Terre. En circulant dans les artères du corps social, il en constitue la vie physique, mais il est, de plus, le reflet, le signe d'un être que l'Évangile appelle Mammon. Ce dernier, qui peut prendre parfois un corps humain, distribue ses faveurs à ses fidèles, le plus souvent inconscients, mais parfois conscients, qui deviennent ses esclaves, car son joug à lui n'est pas léger. Il est vraiment roi dans la matière comme le Christ est roi dans l'Esprit. L'or dont il dispose représente les chaînes les plus solides qui nous lient et nous retiennent sur Terre. – Les moyens de manifestation, les dons du roi du Ciel seront donc le contraire des siens ; là où Mammon distribuera argent, gloire, réussite, Jésus éprouvera ses amis par la pauvreté, la lutte continuelle contre les difficultés de la vie.

Il faut donc absolument choisir et aujourd'hui plus que jamais, car l'heure vient, mes amis, où il ne sera plus possible d'hésiter, dites-le bien autour de vous. Les deux voies sont incompatibles, là où vous avez mis votre cœur, là aussi sera votre trésor, dit l'Évangile. – Cela signifie que l'homme est lié tant qu'il dirige ses forces vives, son énergie vers l'argent. Il ne pourra devenir capable de comprendre les appels du Christ que

lorsqu'il aura changé de direction dans les royaumes de l'Esprit et qu'il sera servi par des organes matériels qui eux-mêmes auront compris.

La richesse constitue donc, non une barrière infranchissable, mais un obstacle sérieux à l'évolution spirituelle. L'or est corrosif, il dessèche le cœur, et plus un homme est riche, plus il aura de peine à donner même une minime partie de son trésor. La vraie pauvreté est un grand moyen d'action pour le Ciel. [...]

Voyez l'extraordinaire puissance des ordres catholiques, de quêteurs en qui rayonne encore le cœur de François d'Assise. – Tout l'Évangile est plein de louanges de la pauvreté, car elle est partout le symbole du renoncement aux faveurs de Prince de ce Monde : Jésus naît et vit dans la pauvreté volontaire. Il recommande à ses disciples de ne porter sur eux ni or, ni argent. Il vante la valeur immense de l'obole du pauvre, Il déclare que seul le Père peut donner à un homme la possibilité d'être riche et d'entrer au Ciel. – Nous verrons comment.

Il affirme que la perfection complète ne peut s'obtenir qu'en vendant tous ses biens et en en donnant le produit. C'est là un idéal, et du reste cet enseignement a plusieurs sens. Jésus a voulu subir l'épreuve de l'or au sommet de la montagne et l'a rendue par cela même supportable pour nous.

La pauvreté admise avec résignation d'abord, avec joie ensuite, parce que l'on sent plus fort la Divine Présence dans les périodes de luttes, est donc le meilleur chemin pour nous, je dirai presque le plus facile. – On peut, bien entendu, être riche et serviteur de Jésus ; être riche et entrer au Ciel, mais c'est à une condition : avoir reçu cette mission particulière et donner largement autour de soi, ne pas laisser subsister en soi le sens de la possession, savoir qu'on est seulement un agent du Ciel sur la Terre ; c'est difficile et rare.

Voyons maintenant plus profondément. Pénétrons jusqu'au centre de la question. – Heureux les Pauvres en Esprit, dit notre Maître. Je vous ai dit souvent que l'homme est bien plus compliqué qu'il n'apparaît généralement. Son corps matériel même renferme encore des mystères insoupçonnés ; ses organismes invisibles les plus proches du corps physique sont un peu connus, mais son Esprit, son Moi central, ce qui, en lui, est comme le sanctuaire de sa personne, peu d'êtres peuvent savoir sur Terre à quel degré il est parvenu. Le monde de l'esprit, qui est en vérité le royaume dont parle Jésus, nous est fermé et seul un vrai Maître, ayant reçu ses pouvoirs directement du Christ, pourrait nous révéler clairement le sens de cette phrase : être pauvre en Esprit. Chacun de nous peut seulement apporter à ses frères la lumière qui lui aura été donnée. Voici donc ce que j'ai cru comprendre sur ce sujet : nous pouvons, et vous l'avez expérimenté mes amis, acquérir des connaissances autrement que par le cerveau ; les limites de notre conscience sont matériellement très restreintes et notre esprit peut avoir la perception de vérités, obtenir des facultés dont nous n'avons pas à l'état de veille le bénéfice, parce que notre orgueil, notre amour-propre s'y opposent. Ainsi, la pauvreté, nous pourrions seulement la comprendre au travers de l'épais brouillard que notre éducation, nos idées générales, notre milieu, ont formé entre notre être réel et notre conscience matérielle. Dès qu'avec l'aide du Ciel, un peu de la vraie vie entre en nous, l'équilibre tend à se produire, les notions acquises par notre esprit peuvent naître, pour ainsi dire, sur notre plan et se manifester à l'état de veille. Tout change aussitôt. Il ne sera plus alors question d'une conception de la pauvreté résultat de notre éducation, de notre intelligence ou de notre imagination, mais dès que notre Esprit, dans les royaumes qu'il parcourt, aura reçu une lumière suffisante pour se soustraire à la domination de Mammon, dès qu'il aura contemplé dans son centre essentiel, la créature divine que nous nommons Pauvreté, il reflétera tout ou partie de ce qu'il aura compris, dans notre cœur et jusqu'à notre cerveau. Pensez bien à cette merveilleuse leçon reçue par votre cœur.

Vous pouvez maintenant vous rendre compte autant qu'il est possible actuellement de ce que signifie « être pauvre en Esprit ». C'est donc, dans le sens le plus élevé, l'état d'une créature dont le centre a pu connaître le cœur même de la pauvreté dans son état essentiel ; dont les cellules physiques ont subi des changements assez grands pour pouvoir supporter consciemment tout le poids de cette connaissance et toutes ses conséquences.

Être pauvre en Esprit, ce n'est pas être privé de fortune, mais savoir profondément qu'on n'a rien à soi. – C'est renoncer à la conséquence des actes, se considérer comme un serviteur inutile puisqu'on n'a rien de ce qu'on donne. – La perfection de cet état constitue donc une maîtrise et on conçoit combien sont rares sur Terre les êtres dont l'esprit et le corps auront atteint une telle hauteur. Ils sont parmi nous des envoyés du Père, les réels amis de Dieu, les seuls qui puissent nous apprendre vraiment la prière et la résignation dans la pauvreté, qui, grâce à eux, ne sera jamais la misère.

Selon mon habitude, je vous ai présenté d'abord le maximum, l'idéal complet du sujet que je traite. Voyons maintenant ce que nous, pauvres débutants, nous pouvons faire.

Lorsque la fleur de la bonne volonté est née dans notre être intérieur, le Ciel nous soumet peu à peu à des épreuves, légères d'abord, puis de plus en plus fortes, jusqu'à ce que nous arrivions à comprendre la raison de la pauvreté assez profondément pour être heureux dans les privations mêmes. – Combien nous sommes loin de cette heure où le Ciel nous dira comme au jeune homme riche de l'Évangile : « Va, vends ton bien, donnes-en le produit aux pauvres, et suis-moi. » Tout notre effort doit se borner, et c'est déjà beaucoup, à accepter avec résignation les ennuis d'argent, les difficultés matérielles sans cesse renouvelées, les luttes quotidiennes, la vie humble et cachée aux durs travaux. – Telle est, mes amis, de haut en bas, l'échelle de la pauvreté vraie.

Elle est rare, même dans son imperfection, et cependant il y a beaucoup de pauvres sur Terre, et vous comprenez mieux maintenant pourquoi notre Maître a dit qu'il y en aurait toujours parmi nous.

C'est qu'à côté de la Divine Pauvreté, il y a la fausse, l'inférieure ; il y a une masse énorme d'êtres plongés dans une misère terrible, bien avant qu'ils soient en état de comprendre. Pour ceux-là, c'est une réaction de leurs crimes d'antan. Cette misère constitue l'épouvantable creuset d'où s'échappent sans cesse depuis des siècles les cris, les hurlements, les blasphèmes, les désespoirs, mais d'où sortent épurées les âmes prêtes à comprendre un peu les joies de la pauvreté christique.

PHANEG, *En chemin*, 1925.

Nous avons beau accumuler des connaissances et des pouvoirs, nous avons même beau nous libérer de nos entraves par une vie d'ascétisme, si nous ne sommes pas humbles, le plus fort lien, en même temps que le plus subtil, nous ligote encore, et la porte du Ciel nous demeure fermée. Nous restons dans la Nature, dans laquelle notre panthéisme nous maintient comme dans une immense et d'ailleurs fascinante prison. Ce n'en est pas moins une prison, car notre âme, étincelle de l'Absolu, appartient à l'Infini, désire la Plénitude et ne peut avoir de repos que lorsqu'elle l'a atteinte.

Nous avons vu les doctrines orientales encenser l'homme et prôner les richesses spirituelles qu'il peut acquérir dans l'univers, mais aussi le conduire à une impasse. « Heureux les pauvres en esprit, dira, au contraire, le Christ, et malheur à vous riches, car vous avez votre consolation. »

Jésus veut donner la félicité totale et définitive à l'homme, et c'est pourquoi il veut rompre sa dernière chaîne, le moi, afin de le faire accéder à la liberté suprême. Il lui demande donc un ultime sacrifice : « Que celui-là qui veut venir après moi se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ! »

Il ne suffit pas de renoncer (intérieurement s'entend) à ses biens, à ses proches, à ses goûts ; c'est de soi-même encore qu'il faut se dépouiller. Les entraînements occultes exaltent la volonté et, par là, donnent prise à l'orgueil du moi ; la voie christique exige, au contraire, l'anéantissement de la volonté propre pour la soumettre entièrement à celle de l'Absolu. C'est là la pauvreté véritable qui nous ouvre le Royaume.

Émile CATZÉFLIS, *Christianisme et panthéisme*, 1923.

Le Christ a dit un jour : « Heureux les pauvres en esprit ! » Il n'a pas souhaité que nous soyons des niais, puisqu'Il a envoyé ensuite son Saint-Esprit ; il y a deux genres d'Esprits, comme il y a deux genres de Lumières.

L'Esprit dont parle le Christ en cette circonstance, c'est l'Intelligence d'En-Bas, celle qui glorifie la Bête, c'est le savoir-faire humain, l'art d'exploiter les nécessités, les misères et même les vices de ses semblables pour se procurer richesse et honneur. Cela, à vrai dire, n'est pas de l'intelligence, mais bien plutôt l'esprit de Ruse (singer le Bien, le Beau, le Vrai dans le but d'exploiter). Tandis que la Vraie Lumière-Intelligence qui émane du Saint-Esprit, c'est la vision des nécessités des créatures et des moyens d'y remédier ; l'être devient alors serviteur de tous et, par ce fait, serviteur de la Vie qui vient du Père et qui est en chacune de Ses créatures.

Jules RAVIER, *Œuvres spirituelles*, 1920.

Heureux les pauvres en esprit car le Royaume des Cieux est à eux !

On répète toujours de façon erronée cette première béatitude en l'énonçant : « Heureux les pauvres d'esprit. » Le Christ n'a jamais voulu dire que le Royaume appartiendrait aux êtres les moins intelligents, mais à ceux qui possèdent l'esprit de pauvreté, c'est-à-dire à ceux qui se contentent de peu et ne vivent pas que pour l'argent, aux humbles qui ne se croient pas riches de qualités et de science.

Nous devons comprendre que si nous avons des qualités, des aptitudes qui nous mettent en valeur, elles nous ont été données ; nous n'avons rien de nous-mêmes, notre vie nous est confiée et ne nous appartient pas. Nos aptitudes sont les pièces de monnaie données par le Maître à ses serviteurs que ces derniers doivent faire fructifier pendant son absence (Matt. xxv, 14).

Puisque c'est l'attrait du monde matériel qui a précipité l'homme hors du milieu tout spirituel dont parle Augustin et l'a emprisonné dans son corps épais et lourd, son premier effort doit consister à détacher son cœur de ce monde matériel, à user de cette matière durant le temps qu'il la possède, avec l'idée bien nette qu'un jour il devra s'en séparer. S'il y parvient, il ne souffrira pas de cette séparation.

Aujourd'hui l'argent est un dieu ; faire passer dans son propre coffre, par n'importe quel moyen, l'argent qui se trouve dans le coffre du voisin est l'unique préoccupation de la majorité des hommes.

La monnaie, cependant, n'est qu'une servante, elle est un moyen pratique d'échange plus commode que le troc. Aimer l'argent et les objets qu'il procure, c'est devenir esclave de ce qui est fait pour nous servir ; les rôles sont renversés par l'aveuglement de l'humanité ; tous les malheurs du monde viennent de ce déséquilibre monstrueux.

« Vous ne pouvez servir Dieu et Mamon » (Luc xvi, 13), car l'un des deux maîtres sera toujours avantagé au détriment du second, leurs intérêts étant contraires ; si nous suivons l'un, nous travaillons contre l'autre ; il faut choisir et ce choix condamne l'homme ou le sauve.

O. SPOREYS, *La théognose*, 1948.

Bienheureux ceux qui se sentent pauvres en esprit, qui ne se prévalent pas vraiment d'un savoir mondain qui les rendrait d'esprit arrogant ! Bienheureux sont les affamés de la Sagesse d'en haut et qui veulent puiser à la Source que Dieu Lui-Même a ouverte ! Cette Source est accessible à tous les hommes, mais l'humanité la méprise. Pourtant, l'eau vive qui jaillit de cette source est la chose la plus délicieuse qui soit à la disposition de l'homme. Elle lui procure un trésor qui surpasse de loin tous les biens terrestres. Car la sagesse de Dieu est un don de la grâce dont l'homme ne pourra jamais se passer une fois qu'il l'aura reçue. La sagesse de Dieu a une valeur éternelle, la sagesse de Dieu procure à l'homme une joie indescriptible, et la sagesse de Dieu donne la force d'aspirer à la hauteur. En revanche, la connaissance du monde s'estompe et n'a aucune valeur, c'est-à-dire qu'elle ne sert que pour le temps de la transformation terrestre et ne rapporte que des avantages terrestres. Le savoir spirituel, quant à lui, n'apporte que peu de succès dans la vie terrestre, et pourtant, l'homme ne l'abandonne plus une fois qu'il l'a trouvé. Et ceux qui le rejettent témoignent ainsi de leur attitude purement mondaine et de leur faible désir de vérité, sinon ils le reconnaîtraient comme un don précieux et y aspireraient de toutes leurs forces.

Bertha DUDDE, message du 4 septembre 1942.